

La ferme

Un rayon de soleil se faufila entre les paupières de Joram, blotti sur le siège arrière de la Mercedes. La brise matinale faisait crépiter du sable sur la carrosserie rouillée et s'introduisait par la glace cassée, piquant les yeux. Penser à dénicher un bout de carton. L'enfant étira son dos meurtri, se frotta le visage. Puis il sortit dans l'air tiède. La chaleur montait déjà. Aucun bruit, à part le souffle incessant du vent doux, familier, affectueux. Des enfants s'extirpaient des autres véhicules.

Le bus scolaire approchait, lentement, remontant la rue principale de Clermont. Les énormes bêtes soufflaient en tirant le lourd véhicule. Joram couru pour tenter de voir Ishita. Il sautait et courait, essayant de percer la pénombre des vitres teintées. Elle était là, docilement assise, triste dans sa jolie robe propre. Ses beaux yeux noirs reconnurent Joram, elle se pencha. Sur les autres sièges, les autres enfants l'avaient vu aussi, et commençaient à s'agiter, moqueurs. Joram voyait les rires, les bouches béantes, les gestes obscènes contre les vitres, les têtes roses qui se balançaient d'hilarité. Essoufflé, il s'arrêta net, rougit soudain dans son short sale. Ishita vivait désormais parmi les riches, loin des copains de la rue. C'était bien. Le véhicule s'éloigna vers l'école. C'était bien.

La poussière tourbillonnait dans la rue.

Se dépêcher. Le Père Jean ne plaisantait pas avec les horaires. Joram couru en sens inverse, redescendit aussi vite que possible la rue principale, déserte, bordée de véhicules abandonnés. La plupart des maisons étaient vides, les portes et fenêtres murées. Impossible de les squatter. Sur les trottoirs inutiles, l'herbe reprenait ses droits, colonisant les moindres lézardes. Il tourna à droite en bas du village, prit la longue piste poussiéreuse bordée de peupliers morts, qui menait à la ferme à travers champs. En galopant, il rattrapa Ankur, le frère d'Ishita, et le dépassa en faisant voler sa casquette, récoltant une injure au passage.

Une quinzaine de gamins, très sales, étaient déjà rassemblés dans la cour, devant la maison. Nazir actionnait la pompe à main et l'eau se déversait dans le seau de bois. Le Père Jean faisait gravement passer à chaque enfant la grande louche. Joram se mit dans le rang. Boire assez, tenir jusqu'à midi. Enfin le Père Jean couvrit le seau avec soin, raccrocha la louche près de la pompe.

Ensuite, ce fut la distribution du travail. Une équipe de filles, légères et agiles, était partie vers les pommiers, d'autres dans le champ de tomates. La pollinisation avec des pinceaux était délicate. Salma était la plus rapide. Il y avait aussi la corvée d'eau des taros, des avocatiers et du coton, réservée aux plus grands. L'équipe de Joram allait dans le champ de potirons, au fond de la cour. Le travail n'était pas très difficile. On coupait une fleur mâle bien ouverte, reconnaissable à son mince et long pédicelle, on retroussait la corolle, puis on ouvrait une fleur femelle et on frottait doucement. Ensuite, on changeait de fleurs. En cachette, on pouvait manger les fleurs mâles coupées. Les enfants étaient jeunes et avançaient vite. Mais la chaleur et la poussière rendaient le travail pénible. La terre ne tenait pas, comme réduite en poudre, malgré la paille et le fumier, qui mettaient des mois à se décomposer.

Dans la cour, il y eut soudain comme une vague agitation. Joram se redressa, pour voir. Le Père Jean s'était figé devant le poulailler, un vaste enclos grillagé, avec au fond deux bâtiments en bois. Sur les toits, des panneaux solaires actionnaient les distributeurs d'eau et de grain. La plus proche cabane était réservée à la ponte. Dans l'autre, le père Jean ne savait même pas ce qu'il se passait. Il se serait bien gardé d'y aller. Il se demandait parfois comment étaient régulées les couvaisons, les naissances. Et les jeunes coqs ? On n'en voyait pas. Où finissaient-ils ? Probablement dans le jabot de... Il chassa ces pensées. C'était leur affaire. Un désordre se faisait au fond de la volière.

La ferme

Le Coq avait surgi près du bâtiment du fond, portant haut le jabot, l'œil terrible. C'était un imposant Brahma perdrix de huit kilos, au resplendissant plumage noir et feu mêlé de reflets verts. Il s'avança posément vers la porte de la volière, levant bien haut ses pattes emplumées, le bec ouvert. Le Père Jean ne bougeait pas. Le Coq s'arrêta devant la porte, et donna un coup de bec précis sur un côté du montant. La porte s'ouvrit lentement en craquant. Au fond, derrière lui, la basse-cour s'était rassemblée, craintive. Les volailles avancèrent en hésitant, s'arrêtèrent derrière le Coq. Sans se retourner, celui-ci se remit en route, sortit dans la cour, suivi de tout le harem des poules, des poussins, des poulets et de quelques coqs immatures. Il marcha droit vers le Père Jean, qui transpirait. Le Coq s'arrêta, inclinant la tête, et dit : « cot ». Alors, le Père Jean s'écarta et les laissa passer. Apparemment, aujourd'hui c'était le champ de tomates. Le Père Jean siffla et fit un grand signe aux enfants qui s'y trouvaient. Ils quittèrent rapidement les lieux.

Les volailles arrivèrent au bord du champ dans un nuage de poussière, et s'alignèrent sur un caquètement bref du Coq. Elles commencèrent à gratter, excitées, picorant frénétiquement la terre pulvérulente, encourageant leurs petits et avançant méthodiquement, en évitant les plants de tomate. Le Coq surveillait l'opération sans bouger, perché sur un monticule de terre, un œil sur les poules, un autre vers la cour. Le Père Jean soupira et se détendit un peu. Les plathelminthes dévoreurs de vers de terre n'avaient qu'à bien se tenir. Il ne voyait rien, de là où il se tenait. Mais il savait que le champ serait nettoyé, et bien nettoyé. Comme les autres.

Devant la maison, la Mère Léa appelait. Le Père Jean couru, soucieux. Il n'avait pas vu arriver le Contrôleur. Le poulailler n'était pas, cette fois, le but de la visite. On voulait voir la Chèvre. Celle-ci était déjà sortie de la bergerie, ouverte comme à l'habitude, avec ses deux chevreaux. Elle avait dégagé le couvercle du seau d'un coup de corne, et buvait en prenant son temps. Quand elle eut fini, la Chèvre tourna lentement autour du Contrôleur, qui ne bougeait pas. Il jeta un regard rapide et embarrassé au Père Jean, qui ne bougeait pas non plus. Quand la Chèvre eut fini de tourner, elle bêla, et se détourna, arrachant un plant de capucine devant la maison. Elle s'éloigna paresseusement vers l'auvent avec ses petits, ou l'attendait Léa avec un seau, espérant un peu de lait. La Chèvre lui en avait offert un bol mardi, pas mercredi, et pas jeudi. Alors, peut-être aujourd'hui ? Satisfait, le Contrôleur sortit son registre et fit rapidement signer le Père Jean, en grommelant quelque chose au sujet de son salaire, de la chaleur, de la législation, de l'insolence et du bien-être animal.

Il s'éloigna en hâte, en direction de la sortie de la cour, où se trouvaient les enfants revenus du champ de tomates, qui jouaient dans la poussière avec des cailloux. En passant, il décocha un coup de pied à Samir, et un autre à Kidus, qui ne l'avaient pas vu arriver et se trouvaient sur son passage. Il partit en pestant.

Mais les volailles avaient fini, et revenaient vers la cour. Le Père Jean fit un signe frénétique aux enfants de se rapprocher de la façade de la maison, et de se tenir tranquilles. Ils se dépêchèrent. Le fermier était gentil.

Le Coq marchait devant, et les poules se pressaient derrière lui, assoiffées et inquiètes. La troupe entra dans la volière, les volailles coururent en caquetant en direction des abreuvoirs et du bâtiment du fond. Le Coq alors se retourna, toisa le Père Jean qui se tenait déjà devant la porte de l'enclos, la casquette dans une main, un petit panier dans l'autre. Et puis le Coq s'écarta. Le Père Jean entra sans respirer et se rendit prestement au premier bâtiment. Il entra et ressortit presque aussitôt, déposa le panier, qui contenait une dizaine d'œufs tout frais du matin, devant le Coq. Celui-ci lança alors un immense cocorico, qui résonna étrangement dans la campagne silencieuse. Il baissa rapidement la tête et, d'un preste coup de bec, creva un œuf, pour la forme. Alors, seulement, il se détourna, ne prêtant plus aucune attention au Père Jean. Celui-ci était sorti de la volière, laissant la porte se verrouiller toute seule derrière lui, serrant déjà dans ses bras sa femme un peu tremblante.

La ferme

Il était presque midi et les enfants revenaient des champs. On distribua des tomates, des navets, des amandes et de l'eau. Les enfants mangeaient avidement. Puis ils s'affalèrent sous l'auvent pour dormir un peu.

En début d'après-midi, la charrette de Youssef entra dans la cour de la ferme. Les deux grosses bêtes, dételées, allèrent boire dans le seau toujours plein, puis sortirent dans le chemin, et s'éloignèrent sous le regard un peu tendu du Père Jean. Youssef avait monté sa petite entreprise, faisant office de coursier et de colporteur tout à la fois. Il venait une fois par semaine à la ferme, chercher les légumes, les fruits et les œufs pour les épiceries de la ville voisine, et apportait en retour les denrées commandées la fois précédente. Il avait tout un petit étal de denrées courantes, proprement disposées sur des étagères au fond du chariot. Pour les œufs, il regretta qu'il n'y en ait pas davantage. Le Père Jean fronça les sourcils en indiquant du menton la direction du poulailler et bégaya un truc inaudible. Les enfants portaient les cageots et les faisaient passer à Youssef. Ils s'éloignèrent pendant les tractations de troc, qui étaient souvent interminables. Le Père Jean pris du tissu, un panneau solaire, une petite boîte de sardines à l'huile pour l'anniversaire de Léa, du sel et un roman intitulé « La vengeance des sauterelles ».

Ensuite, Youssef pris Jean à part, un peu gêné. Il y avait de plus en plus de demandes d'adoptions, depuis la grande vague de stérilité et l'émigration massive vers le nord. Les vieux restés au pays s'ennuyaient et s'inquiétaient pour leurs vieux jours. Les Indiens avaient plus la cote que les Syriens et les Éthiopiens. Justement, la petite Tanya, là-bas... Jean devint tout rouge. Il demanda à Youssef si, lui, se serait senti prêt à perdre ainsi sa liberté. Youssef n'insista pas, mais il savait qu'il lui en reparlerait.

Un petit vent s'était levé. Le travail des enfants dans les champs avait repris.

Au bout de deux heures, Youssef commençait à trépigner. Les dromadaires revinrent finalement d'un trot vif, mâchonnant quelque chose. Le Père Jean espérait que les dégâts ne seraient pas chez lui. Les bêtes se mirent en position d'attelage, marquant une impatience anormale. Le vent avait forci. Youssef eut du mal à atteler, tant les animaux s'énervaient. Maintenant, le ciel se chargeait de plus en plus vite. L'horizon était comme une masse noire, on ne distinguait plus le ciel de la terre. Quelques minutes plus tard, la poussière vous entraîna dans le nez, les yeux, la gorge. Les enfants, apeurés, revinrent en courant se masser devant la porte. Le Père Jean les envoya sous l'auvent. La volaille et les chèvres avaient disparu depuis longtemps. La charrette partit à toute allure, Youssef ayant bien du mal à se tenir sur le banc, serrant avec effroi le panier d'œufs contre sa poitrine.

Toutes les forces du ciel s'étaient donné rendez-vous sur Clermont. Ce fut une apocalypse d'eau et de vent, de tonnerre et de foudre, de nuit et de lumière. Entre deux éclairs, les enfants, blottis sous l'auvent, fanfaronnaient, blêmes. Le Père Jean et Léa les avaient rejoints. Joram avait pris Sara contre lui. Il ne savait pas lequel rassurait l'autre. La pluie s'abattait sur les champs et une boue liquide ne tarda pas à ruisseler dans toutes les directions. Le vent secouait les installations, les bâtiments. Contre son mari, Léa, les yeux fiévreux, gémissait. Pourquoi n'étaient-ils pas, eux aussi, partis vivre en Norvège ? On disait que la vigne y prospérait, que la vie y était douce, loin des hordes, que la législation protégeait les Européens. Et même, qu'on pouvait posséder un chien et faire du feu... Jean ne répondait pas. Elle se tut. Il regardait les enfants anxieux, et tentait de se composer un visage. Jean le savait bien, que ces gosses n'avaient plus rien. Plus rien que lui et Léa.

Le vent diminua un peu. Mais la pluie tomba encore pendant deux heures, noyant une partie des récoltes. Le soleil reparu au moment de se coucher, illuminant les champs fumants, révélant le désastre. Le Père Jean se mit à traîner le long des plantations, stupide, ramassant un navet, le lâchant pour un radis, regardant sans comprendre. Il fallut que sa femme, en larmes, vint lui prendre la main, pour qu'il s'aperçoive qu'il n'était pas seul. Les enfants étaient là et le regardaient, atterrés, interrogateurs. Le Père Jean les dévisagea un par un,

La ferme

respira profondément, et dit : « Filez ! Allez dormir ! Demain, il y aura du travail ». Il murmura, regardant l'horizon : « Au moins, la citerne est pleine... ». Et puis, il revint doucement vers la maison, sans avoir lâché la main de Léa.

La nuit tombait. Les enfants s'en allèrent silencieusement sous le ciel gris, par petits groupes, évitant les flaques le long de la piste, remontant la rue du village, s'installant un par un, ou deux par deux, dans les voitures abandonnées.

Joram trouva la sienne dans la pénombre, s'introduisit en frissonnant, s'allongea, exténué. Dormir.